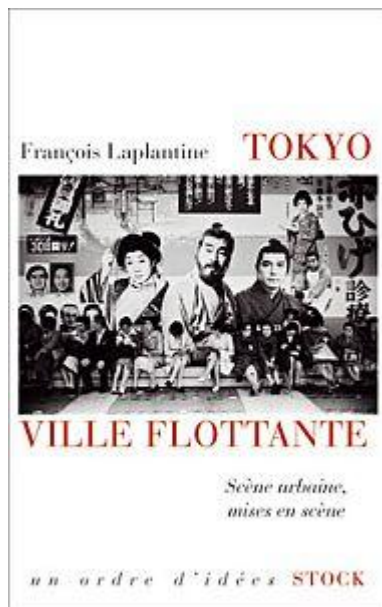


Jean-Philippe Raud Dugal
6 mai 2010

Tôkyô, ville flottante (F. Laplantine)

F. Laplantine, [Tôkyô, ville flottante](#), Stock, 2010



Il ne s'agit pas véritablement d'un ouvrage de géographie au sens scientifique du terme. Alors pourquoi en faire un compte-rendu sur le site des Cafés Géographiques ? Tout d'abord pour avoir le bonheur de (re)lire l'excellent [François Laplantine](#), professeur à Lyon 2, anthropologue et amoureux du cinéma mais aussi globe-trotter émérite. C'est lors d'un récent voyage qu'il a entrepris la rédaction de cet opus consacré à Tôkyô, ville tentaculaire pour la plupart de ses visiteurs (et de ses habitants) mais aussi *ville flottante* pour l'auteur et beaucoup d'entre nous. Ensuite, cette lecture n'est pas seulement le ressenti d'un anthropologue face à son sujet ou son objet mais une forme aboutie d'un travail autour de l'anthropologie, de la géographie, de la sociologie mais aussi du cinéma. Enfin, car Tôkyô, pour ceux qui prennent le temps de s'y perdre, est déclencheur d'écritures. François Laplantine synthétise ici cette expérience insolite et émotionnellement très forte.

Deux parties très distinctes composent l'ouvrage. L'auteur introduit le tout par l'explication de sa démarche qui mêle tout à la fois approches scientifiques et culturelles. Ainsi, l'assertion suivante "Le Japon, n'est pas, comme la Chine, les Etats-Unis ou le Brésil, une civilisation, car civiliser c'est chercher à inclure et non pas imposer un principe de démarcation entre les autochtones et les étrangers", peut prêter à débats. L'auteur envisage lui-même, un peu plus loin dans l'ouvrage, les différents apports de la civilisation japonaise. Mais, c'est par sa rencontre avec des Japonais qui sont partis vivre au Brésil avant de revenir au Japon, que cette affirmation prend tout son sens. Comment se sentir Japonais au Brésil et se retrouver *gaijin* une fois de retour ? Autre point de référence dans cette introduction et repris plusieurs fois dans cet ouvrage est le caractère en rien "immuable" de Tôkyô : "Le paysage se transforme sans cesse, la vie sociale semble éphémère, impermanente, illusoire". Ces deux points, parmi

d'autres, permettent de comprendre l'essence même de l'ouvrage qui nous invite à plonger dans les méandres d'une ville fascinante.

La première partie ressemble, au niveau du ressenti, à ce que Cassandre avait lui-même décrit dans une de ses toutes premières lettres : [Tokyo, comme je l'ai vu \(26 octobre - 7 novembre 2004\)](#). De ballades en rencontres, nous entrons dans le quotidien tōkyōite autour des changements brutaux que connaît la société japonaise. La jeunesse semble symboliser ces mutations extrêmes : exubérante mais pas indécente, la nouvelle génération se veut un concentré d'un futur incertain et d'un passé encore présent. Quelques pages plus loin, l'auteur y fait indirectement référence : "Elle (l'anglicisation) consiste dans un processus d'internationalisation et d'hybridation à travers lequel la société japonaise réaffirme sa spécificité". Remarquant le caractère ostentatoire de la scène urbaine, François Laplantine, décrit les arcanes et le sens (ou le non-sens) des lieux traversés. "Non-lieux" ou bien espaces qui donnent à voir la complexité des strates de la population japonaise ? La lecture de ces pages sera utile pour de nombreux amoureux, putatif ou non, de Tôkyô. Autre moment clé de cet ouvrage, la quatrième sous-partie traite des relations de la ville avec la nature à la fois protectrice et destructrice. Entre ressources halieutiques, nourricières, et forces de destructions, la ville est soumise à son environnement, rendant la réalité quotidienne non pas figée, mais mouvante, changeante.

La seconde partie, pour qui n'est pas spécialiste du cinéma japonais, est très intéressante. François Laplantine nous immerge dans la solitude, parfois feinte, parfois réelle, de la société. Les histoires qu'il nous conte nous font basculer dans la sphère des cinéastes, qui de classiques en nouvelles vagues, décrivent une société qui se craquelle et se segmente. L'auteur ainsi nous confie la fascination des cinéastes pour Tôkyô, son caractère esthétisant (Sofia Coppola n'est-elle point venue filmer la ville ?) et sa violence rentrée (Kitano entre autres). On aurait même pu discuter avec l'auteur sur le film *Babel* qui contient sans les exprimer clairement l'ensemble de ces images.

Ainsi, revenant à son point de départ celui de la non-immuabilité, François Laplantine reprend l'ensemble de ses réflexions pour nous confier que : "Tôkyô n'est pas du tout une ville du passé, de la mémoire et encore moins du patrimoine apte à susciter une quelconque mélancolie des ruines. C'est la ville de la transformation et de l'adaptation permanentes, la ville du devenir par excellence."

On pourra lire cet ouvrage de différentes manières. En grignoteur, le lecteur pourra prendre n'importe quelle page pour s'y perdre, à la manière d'un dictionnaire. En dévoreur, il lui faudra quelques heures de lecture passionnée pour, émaillé de notes ou de multiples marque-pages, finir cet ouvrage. En spécialiste, les références géographiques à la ville sont légions et alimenteront les discussions autour des écrits de Philippe Pelletier ou d'Augustin Berque tout en les complétant par des géographes japonais (entraperçus dans l'ouvrage coordonné par Cynthia Ghorra-Gobin, Augustin Berque et Philippe Bonnin, "[La ville insoutenable](#)"). Enfin, en amateur de cinéma pour ceux qui souhaitent s'infiltrer dans les arcanes d'une ville qui ne se livre pas de suite et qui donne à voir ce que l'acteur projette sur son espace. Ouvrage ainsi passionnant qui nécessite plusieurs lectures pour s'arroger l'ensemble des idées développées que chaque visiteur, observateur de la ville, s'est plus ou moins formulé sur l'instant ou quelques jours plus tard, mais que François Laplantine a su mettre en relief tout au long des quelques 220 pages de ce "Tôkyô, ville flottante".

Jean Philippe Raud Dugal

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net